

# Du travail à l'œuvre

**Le social a fait du travail un objet marchand déconnecté du désir du sujet. Ce que prouve le discours sur la fin du travail. Tout ce qui se met en place pour empêcher le désir de travail de se manifester est à l'origine de la plupart des problèmes de management. Ainsi, la réussite d'une organisation tient à la capacité des individus qui la composent d'accepter d'être « dans l'œuvre », c'est-à-dire d'avoir la conscience que ce que l'on fait est en lien avec notre désir. Le travail comme création du point de vue du sujet : une utopie éminemment risquée.**

**par Roland Guinchard**  
*Auditeur Analyste,*  
*Consultant RH Partners*

Qui parle ? Celui-là surnommé connaît les métiers de psychologue clinicien, psychothérapeute pour patients psychotiques, psychodramatiste, puis psychanalyste, puis auditeur social, puis consultant en management

et en organisation, sans jamais renier aucune de ces dimensions. Sa pratique actuelle est celle du bilan professionnel, des cellules de reclassement, du conseil stratégique en ressources humaines, de la formation à la gestion du stress professionnel et de l'écologie des ressources humaines. Cela l'amène à proposer des concepts d'action tels que « l'audit-analyse », « l'amagement ». Dans le cadre de son intérêt pour le travail comme objet, il revendique une position réputée impossible - donc fertile - d'analyste au sein du monde du travail et du management.

## La notion de travail : une imposture éternelle

Les ouvrages sur la fin du travail se multiplient. Ces analyses toujours convaincantes sont limitées à l'aspect socio-économico-politique. Elles prennent appui sur une idée qui est aussi un rêve vieux comme le monde technologique, depuis qu'un bâton est devenu un outil : la machine va remplacer l'homme. On se réjouissait de l'idée, voilà qu'on s'épouvante de la réalité. Dés aujourd'hui, les progrès de l'informatique et de l'information font apparaître qu'il n'y aura « plus assez de travail pour tout le monde » tant les effets de productivité permettront de répondre aux besoins et de produire des richesses sans qu'on ait besoin d'autre chose que d'appuyer sur un bouton (cf. l'analyse de J. Rifkin). Soit. Cela présage d'un changement difficile parce qu'il faudra trouver de nouveaux modes de vie et préserver pour chacun des ressources, une part des richesses. Pour un demi-siècle à

venir les nouvelles donnes vont occasionner des crises qui pourraient être dures. Des effets de ce mouvement tectonique en marche depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, on peut tenir quelque appréhension.

« Je ne sais pas pour vous, mais pour moi, je me réjouirais plutôt de perspectives qui indiquent la possibilité de faire autre chose que de travailler comme nous trouvons normal de le faire depuis nos grand-pères ». On peut être inquiet sur l'intensité de la crise, mais aussi se réjouir de perspectives différentes, entre autres celle qui consiste à penser à autre chose que dodo-boulot, à se consacrer à l'amour, à l'entretien de la planète, au bien-être de tous (enfin, du plus grand nombre, au nord comme au sud), en bref, d'œuvrer sur le monde. Avant d'en être là, il serait intéressant de savoir pourquoi nous en aurions peur.

Nous avons peur de perdre le travail ? Cela implique de savoir ce que peut être le statut du travail du point de vue du sujet. On présentera ici celui qui intéresse le psychanalyste : le sujet de l'inconscient. Car c'est bien celui-ci qui pourra autoriser à penser que le travail peut s'inscrire au cœur même de l'effet du désir : la création.

Le travail est souvent présenté comme une valeur, en particulier éducative. Cela permet en tout état de cause d'organiser le monde social, donc aux tenants du pouvoir d'en dire quelque chose pour avoir quelque chose à dire. Mais voilà maintenant que cette valeur apparaît comme une imposture remarquable (V. Forrester). Cette imposture existe pourtant depuis toujours : c'est celle qui interdit au travail de participer au processus de *sublimation*. L'interdiction repose sur deux mécanismes : *la confiscation et la substitution*.

Un mythe inventé pour la circonstance peut illustrer cela. Un homme, préhistorique ou pas, cueille un fruit, il le porte à sa bouche. En un sens il effectue un travail, qui est très lié au besoin physiologique. Mais, bien sûr, il sait que ce n'est pas la première fois qu'il mange ce fruit, puisqu'il l'a reconnu, et peut-être même qu'il n'a pas très faim. C'est déjà du plaisir, sa recherche du fruit se situe dans le monde du désir. Ainsi mon histoire situe le travail entre le besoin et le désir. Mais notre homme n'est pas seul. Nous le savons bien, nous qui travaillons et qui ne sommes pas des hommes préhistoriques ; dès que nos ancêtres ont quitté le monde nomade de la chasse et de la cueillette, pour passer à la culture et à la sédentarisation, ils se sont partagés le travail.

On peut supposer que cela s'est très vite organisé sur le mode : « *Tu cueilles, je mange ; je chasse, tu gardes les restes* ». Ce schéma de base étant posé, on imagine qu'un degré supérieur de civilisation permettra de le compléter ainsi (d'autres variantes étant possibles) : « *si quelqu'un t'embête je le tue, si toi tu m'embêtes, je prends ta femme* ».

## La confiscation

Qu'est devenu le désir de travail ? Si l'on suit la représentation « originaire » qu'en donne ma version mythique, il est confisqué par la demande sociale, portée par une organisation hiérarchisée. L'énergie qui motivait le mouvement primaire vers le fruit a été transformée pour répondre à une visée collective organisée. Ainsi c'était, en un premier mouvement, le désir qui constituait le travail. Tout simplement. En certains cas, il poussait aussi à la besogne... Mais, très vite, la pression du collectif est à l'origine d'une modification qui vise à mettre cette énergie au service d'un projet commun. Ce qui fait la difficulté du travail, c'est sa *confiscation en nécessité à travailler*. Il faut bien que quelque chose « se récupère » dans ce tour de passe-passe, dans ce rapt sublimatoire, et que le travail redevienne quelque chose de désirable pour chacun.

Sans doute travaillons-nous seulement avec l'espoir de faire du travail un objet de désir. Et c'est ce qui se passe. Le travail naît de la confiscation du désir par le besoin et la demande sociale. Le désir de travail naît de la nécessité de se reconnaître à nouveau au-delà de cette confiscation. Mais autre chose vient contrer cette tentative de libération.

## La substitution

La substitution est la suite de ce mouvement particulier. Si le travail est le mouvement même du désir et qu'on le transforme en objet à cause de la demande sociale et du besoin, alors il s'agit d'une perversion, c'est-à-dire une pulsion déviée quant au but. Le travail est le mouvement même du désir qui aboutit à manquer son objet. Ce raté est, psychanalytiquement parlant, le processus normal d'ouverture du désir. L'objet, chacun doit le chercher, le constituer, aller peu à peu à sa rencontre, c'est-à-dire à la rencontre de son désir, en un processus jamais clos. Mais les choses se pervertissent lorsque la demande sociale est amenée à fournir elle-même un faisant fonction d'objet à ce mouvement. Ce qui va faire de la tendance au travail un *désir de désir*, voué à se manquer deux fois. Si devant la pulsion il y a l'objet et le but, le travail est le but. L'argent et la reconnaissance sont des

**Le désir de travail est confisqué par la demande sociale, portée par une organisation hiérarchisée**

objets de substitution à un autre objet disparu, escamoté. La demande sociale pervertit le travail en proposant des objets et non des buts, des choses plutôt que des projets. En nous indiquant d'oublier ce qu'il faudrait savoir en permanence : c'est que dans la course au bonheur, le bonheur c'est la course et pas la destination.

Pour que cela fonctionne socialement, il faut, pour chacun, ne pas savoir ce qu'il en est du désir de travail et de l'objet ainsi posé en masque, en leurre. Mais nous le savons tous un peu. La demande sociale vise à nous faire prendre la destination pour le bonheur. Ce qui est intéressant dans le travail,

c'est le travail, mais non pas ce qu'il permet, hypothétiquement, d'atteindre. Dire que l'on travaille pour gagner de l'argent et faire vivre sa famille, c'est être dans l'ordre du besoin. Dire que le travail c'est pour se réaliser, c'est être dans l'ordre du narcissisme. Dire que le travail c'est pour être reconnu, c'est être dans l'ordre de la demande sociale. Dire que le travail c'est pour avoir un statut, une maison, un bateau, un ordinateur ou une entreprise, c'est être dans l'ordre de l'imaginaire du désir. A chaque fois l'objet va se trouver substitué au but.

Le désir de travail est comme offert en sacrifice à quelqu'un qui soufflerait : « *Travaille, travaille, travaille encore, paye ta dette et quand tu auras oublié pourquoi tu travailles, je te dirai, moi, ce que tu peux vouloir* ». Cet étrange discours, qui fonde le fantasme du labeur (fantasme = relation imaginaire et représentée sous différents modes dans le psychisme entre un sujet et son objet) est une émanation de l'Autre, avec un grand A, que les psychanalystes ont inventé pour désigner l'ordre signifiant. Comme cet Autre est difficilement représentable, nous en cherchons des représentants parmi les petits autres, nos semblables. Certains de ces autres avec un petit « a » perçoivent vite l'avantage qu'ils auront à s'en laisser élire les représentants. L'imposture du travail fonctionne avec notre complicité inconsciente.

L'objet substitutif mis en place par nous, le corps social et le fonctionnement interindividuel doit répondre à trois critères : faire croire qu'il va satisfaire aux besoins, masquer le véritable objet et permettre d'éviter une vérité sur le désir de travail.

Pourquoi est-ce ainsi ? Pourquoi devrions-nous croire que nous travaillons pour « quelque chose » alors que nous ne travaillons que pour travailler ?

## Le désir de travail et l'envie de travailler

La conséquence de ce mécanisme, c'est que, par le désir de travail, le travail gagne le statut d'objet, objet devant s'entendre ici au sens psychanalytique,

c'est-à-dire de ce qui est authentiquement visé par la pulsion et ignoré comme tel.

Que le travail fût le véritable objet posé par l'action laborieuse est un fait attesté par la clinique quotidienne. Nous avons avec le travail des relations affectives importantes. Nous « aimons » notre travail, nous « adorons » notre travail, nous sommes « passionnés » par notre travail, ou bien nous « détestons » notre travail et, en tout état de cause, jamais nous ne sommes aussi mal, personnellement et socialement, que lorsque nous n'avons plus de travail.

Un objet, le travail, poserait alors le désir de travail comme une chose essentielle dans les relations sociales et dans l'image que nous avons de nous-mêmes. Car il n'y a d'identité que venant de l'autre qui est censé se trouver là pour être le miroir de mon désir. C'est ce que disent tous les travailleurs : *ils veulent être reconnus dans leur travail. Il veulent du travail pour être quelqu'un, comme s'ils oublieraient sans cesse qu'en fait, ils sont déjà quelqu'un et ne travaillent que pour cette raison.*

On sait aussi que le désir est créé par le manque. Aussi peut-on poser la question de cette façon : « Est ce que, par hasard, toute action humaine ne pourrait être considérée comme travail ? », car ce qui nous porte, s'origine d'une pulsion qui se cherche et se définit dans un objet qu'elle vise sans cesse à définir, plutôt qu'à atteindre ou à posséder. Mais la question n'a que peu d'intérêt. Car la réponse est : oui. Plus intéressant est de savoir ce que pose l'ignorance, que nous maintenons comme des forcenés, du piège qui fonde la question du travail.

Ce piège est celui d'une ultime confusion entre le désir de travail et l'envie de travailler, autrement dit une confusion entre la demande et le désir de travail. Tous les problèmes débattus autour de la motivation se trouvent ici subsumés. Le plaisir à travailler serait ce qui disparaît quand le désir de travail est transformé en envie de travailler sous prétexte du besoin.

Cela se rapproche de la distinction entre l'œuvre et le travail : l'envie de travail vise un objet, le désir de travail vise un projet, c'est l'œuvre.

C'est peut-être le même mystère que celui de l'amour : stricto sensu, structurellement parlant, nous n'aimons pas quelqu'un, nous n'aimons qu'aimer. C'est assez désespérant pour vouloir l'ignorer et convoler dès qu'un objet se

trouve là pour prendre une place déjà prête.

Quel management est assez habile pour laisser croire jusqu'au bout qu'on peut subrepticement recouvrir le désir de travail par l'envie de travailler ? Sinon en proposant toujours de nouveaux objets qui seront, par exemple, autant de nouvelles modes managériales.

Une histoire psychanalytique des luttes ouvrières pourrait être intéressante de ce point de vue, mais elle aurait peut-être un parfum par trop iconoclaste et viendrait trop tôt pour ne pas heurter ce qui est encore un mythe vivant. Nous avons tous encore dans les oreilles une voix, sinon paternelle, à tout le moins surmoïque, qui exhorte à travailler.

Une histoire psychanalytique des luttes ouvrières pourrait être intéressante de ce point de vue, mais elle aurait peut-être un parfum par trop iconoclaste et viendrait trop tôt pour ne pas heurter ce qui est encore un mythe vivant. Nous avons tous encore dans les oreilles une voix, sinon paternelle, à tout le moins surmoïque, qui exhorte à travailler.

## Le travail et l'amour

Dans la vie, il y a deux grandes affaires, la première est l'amour... la seconde, le travail. Sans doute une troisième est le jeu, au sens large, qui permet de remplir les vides entre amour et travail ou consoler de l'absence de l'un ou de l'autre. Mais, dans les trois cas, tout psychanalyste, c'est-à-dire aussi toute personne un tant soit peu avisée des choses qui nous mènent, vous dira que le point commun c'est le désir (cf. F. Sala).

L'amour, c'est le désir tel qu'il se manifeste à l'égard d'un autre dont on imagine le **manque** ; le travail c'est le désir, tel qu'il se manifeste à l'égard des autres et de leur **attente** supposée. Le jeu est le désir comme il tente de rêver pour construire les préliminaires des deux autres.

Personne n'a - stricto sensu - « besoin » de travailler, je parie plutôt que tout le monde a envie de faire et de construire. *Il n'y a pas de motivation à travailler,*

*mais consubstantiellement à chaque sujet un désir d'œuvrer.* Il serait donc important et juste, dans une situation où la distribution des richesses ne serait plus pour personne liée à la quantité de travail effectué, que l'on accepte le non-travail de quiconque n'est pas en position intérieure de le faire, de lui donner les moyens de percevoir ou d'expérimenter ce qui le mène et de ne commencer à le laisser faire quelque chose que lorsqu'il aura compris où était l'œuvre pour lui.

L'organisation socio-économique du travail a amené à l'obligation de travailler puis, pour des raisons politiques, a pu faire du travail une valeur qui en remplaçait beaucoup d'autres. Le romantisme du dur labeur, le mythe du paysan, le pauvre travailleur étaient des représentations qui avaient leur utilité, mais aucun fondement en accord avec ce qui fait un individu. Pour un psychanalyste, ce qui fait un individu, c'est la capacité qu'il peut développer à reconnaître ses désirs et à tenter de leur donner une forme qui lui permette de vivre avec les autres (cf. L. Roche). Le travail n'est pas la meilleure solution.

Le social a fait du travail un objet marchand déconnecté du désir du sujet. Ce que prouve le discours sur la fin du travail. Nous en sommes à un moment où nous pouvons laisser tomber le travail comme objet marchand et commencer à nous demander ce que nous pouvons faire. Le travail, comme nous en parlons depuis qu'il existe, a été présenté comme une valeur fondamentale. Se pose maintenant cette angoissante question. Que vais-je donc faire... ? C'est à dire : quel est mon désir ? Le fait que la question se pose ainsi fait apparaître simplement ce qui a toujours été là sans que personne ne veuille le dire, à savoir que *le travail en lui-même n'était pas une vraie valeur, n'avait pas de sens pour le désir.*

## Le travail dans l'économie psychique

Il arrive cependant parfois que le travail possède quelque bribes, et parfois plus, de quelque chose qui porte vraiment notre désir. Alors comment est-il possible que d'autres fois l'on fasse du tra-

vail une occupation ? C'est en ces termes qu'il faut comprendre le vide qui apparaît chez de nombreux sujets le jour où le travail n'existe plus pour eux. Cette occupation prend même valeur d'identification, tant il est vrai que sans travail ils n'ont plus d'identité, en tout cas beaucoup moins de repères.

Faudrait-il croire que le désir de vivre disparaîtrait avec le travail ?

La question est bien celle-ci : comment le désir que je construis en mêlant la trame des signifiants avec le fil de mon histoire va-t-il impliquer le travail dans mon projet de vie ? Plus le travail est clairement identifié dans le désir, moins il manque le jour où il disparaît.

Du point de vue du sujet de l'inconscient, cela revient à demander ce qu'est le travail dans notre économie psychique.

On peut en avoir une idée en interrogeant l'ennui et la paresse. On pourrait dire que ce sont *des formes névrotiques du travail, des symptômes de l'impuissance à identifier son désir*. Idem pour tous les autres troubles du travail qui en sont proches : stress, usure, démotivation, absentéisme, absence de dynamique de projet. Il faut bien que nous imaginions, à peine par jeu, *les formes psychotiques des troubles du désir de travail que représenteraient les profiteurs, les voleurs et les filous, les arnaqueurs, les bandits, les escrocs, les usurpateurs et, les pire de tous, les faux monnayeurs* (G.Arnaud).

Une autre façon d'envisager la place du travail dans notre économie psychique est de comprendre ce qui s'oppose au désir de travail et à l'œuvre, ce qui s'oppose vraiment à faire du travail pour un sujet un processus de création. C'est la pulsion de mort.

La pulsion de mort dans les organisations a été évoquée par E. Enriquez (« L'organisation en analyse »). Il en indique les inconvénients mais aussi les avantages. La pulsion de vie qui lie et relie, emprisonne aussi parfois. La pulsion de mort, qui défait et mène vers l'inanimé, est également l'occasion de briser les routines et de rebondir. Je trou-

ve cependant que c'est là gommer un peu le tranchant propre à la distinction des deux pulsions. Car la pulsion de mort accompagne le sujet et le social à chaque instant comme signifiant étrange et méconnu de leur propre vie.

Le voilà, le travail de Thanatos. Il s'exerce sur l'entreprise par l'intermédiaire des individus, qui ne peuvent y réagir qu'en reprenant à leur compte ce mouvement d'arrêt du désir qui finit vite par dépasser les personnes. Aucune autre raison que celles qui relèvent de cet ordre de la pulsion de mort n'explique le dysfonctionnement des entreprises et leur déclin, c'est à dire la perte du sens du travail comme création pour les individus qui la composent. La disparition, pour

des raisons signifiantes personnelles à chacun, des éléments constitutifs du fantasme fondateur du désir de travail permet à la pulsion de mort de prendre corps. Comme un cancer, elle prend corps en s'attaquant au désir et à son développement normal.

Car le travail comme désir est un processus vivant qui implique que *la parole et l'autre* soient parties intégrantes du processus de création du travail. Or la pulsion de mort s'y attaque de front en menaçant les direx qui manifestent l'ordre de la parole au travail. Les direx du désir attaqués par la pulsion de mort créent trois ordres habituels opposés à l'œuvre : l'évidence, le secret, le semblant.

Le premier mouvement perceptible de la pulsion de mort, c'est le « ça va sans dire » ou l'ordre de l'évidence. Justement, il n'est pas vraiment possible que ça ne dise pas quelque chose à chacun, cette façon particulière que les hommes ont dans les organisations de dire que « ça va sans dire », que c'est évident, qu'il n'y a pas même à en parler. De toute façon, on ne peut pas passer son temps à ça. La prise en compte des habitudes de travail est même un gage de productivité. Et pour prouver que dire, ça ne sert à rien, d'énoncer que la réunion-

nite est la mort de l'entreprise. C'est vrai que les réunions sont trop souvent l'occasion de se rappeler qu'on n'a pas besoin de dire les choses pour qu'elles avancent. L'ordre de l'évidence est cette manière pour Thanatos de se glisser dans les interstices du non-dit pour empêcher le reste de faire sens. Il faut se méfier grandement de ce qui va sans dire dans les organisations.

Tout n'a pas à être dit heureusement. Pourtant, ce qui va sans dire, dit autre chose que ce qui n'est plus dit. C'est comme un voile jeté sur un secret de Polichinelle. On craint toujours de savoir ce que cache le jupon, c'est parce que c'est évident qu'on en parle pas ; c'est-à-dire qu'on ne pense qu'à ça.

La suite du « ça va sans dire », c'est « mais ça va mieux en le disant ». Mais encore faut-il le dire juste.

Le second mouvement initié par Thanatos c'est le « *faut pas dire* » ou la culture du secret. Préservation de la petite zone d'incertitude ou grand secret, ce qu'il ne faut pas dire, c'est souvent Thanatos lui-même. Sauf sur Internet. Mais il se dit tellement de choses sur Internet qu'on n'entend plus aucun dire. Du coup il est à l'aise, Thanatos, partout, puisqu'on ne parle pas de lui. La culture du secret est celle du paranoïaque, qui lui sert paradoxalement à rendre tout signifiant, même ce qui ne veut rien dire. S'il ne « faut pas dire », par ailleurs, c'est pour se garder une part d'illusion, sur la force du chef par exemple. Et il ne faut pas dire aussi parce que c'est au chef de le dire. Le secret, c'est la mort du vrai désir pour le plaisir de maintenir l'imaginaire en jouissance. Et dire aurait pour effet de rompre le charme qui nous ligote à l'organisation. Le secret de famille a toujours un effet sur le désir. Et pas des meilleurs. Le secret d'entreprise lui est directement assimilable. Le cadavre du placard ne cesse de se promener. Thanatos ne tient pas à ce qu'on l'aperçoive. Le grand jeu de la communication d'entreprise n'est parfois là que pour dire... ce qu'il convient de dire. Une façon de dire qu'il ne faut pas dire, sur un mode négatif.

Le troisième volet du travail de Thanatos c'est « *dire comme* », la dimension du

**Plus le travail est clairement identifié dans le désir, moins il manque le jour où il disparaît**

**Les direx du désir attaqués par la pulsion de mort créent trois ordres habituels opposés à l'œuvre : l'évidence, le secret, le semblant**

**L'ordre de l'évidence est cette manière pour Thanatos de se glisser dans les interstices du non-dit pour empêcher le reste de faire sens**

semblant. Tout ce que nous apprennent les théories de l'influence sociale et de la manipulation, viennent là illustrer à quel point « dire comme » (l'autre, le voisin, le collègue et le chef) est une part immaîtrisable de la vie organisationnelle. Le semblant est économique : psychiquement, il nous préserve de l'effort à nous poser comme désirant et nous épargne les ennuis habituellement réservés à l'emmerdeur de service. Faire une équipe soudée et performante passe aussi par l'identité du dire de l'un à l'autre, si ce n'est l'identité de la pensée. Thanatos a pourtant là une place et un rôle essentiel. Thanatos déteste le singulier, le particulier. Or le désir, ce n'est que cela. Thanatos nous tend dans l'organisation le miroir de narcissisme. Thanatos aime le semblant et le ressemblant parce que toute différence, qui interroge, empêche le glissement au fil de l'eau qui lui convient tant. Le semblant est l'uniforme de l'informe, l'évitement de l'aigu tranchant du dire. Thanatos se pare des couleurs chatoyantes de l'imaginaire du collectif, telle la mythification du « nous » par exemple, avec l'espoir secret de la panurgisation. Le précipice n'est jamais loin pour qui bêle avec les moutons en croyant hurler avec les loups. Mais comment prétendre que Thanatos dont on vient de noter les indices de la présence autour du traitement particulier des « dire » mènerait les organisations à leur perte ? En affirmant que la réussite d'une organisation ne tient qu'à la capacité des individus qui la composent de se maintenir en état de faire du travail leur propre création. Sans quoi, on aboutit à trois symptômes du désir de travail : le pouvoir (plutôt que le projet), la passion exclusive (plutôt que le plaisir), l'ennui (plutôt que la motivation ou la vocation ...).

## Etre dans l'œuvre

Ce que j'appelle « l'œuvre », c'est l'ensemble des tâches effectuées contre rémunération, telles qu'elles prennent sens pour le désir d'un sujet qui travaille. Il est dit ici pour le **désir d'un sujet** et non pour un sujet. On touche,

encore une fois, à l'essentiel si on imagine la réponse à cette question : « Si nous arrêtons de travailler ? ». Certains travaillent même toute leur vie pour réaliser ce pseudo-rêve : ne plus travailler. Ils déchantent, car leurs ennuis commencent exacte-

ment au moment de son éventuelle réalisation. C'est à dire qu'ils sont confrontés à cet inconnu : le désir d'œuvre, ou pire, à l'abîme de son absence apparente, à l'immensité de quelque chose à construire, d'un travail qui ne soit pas là pour leur donner une identité ou un statut, voire une béquille ou une occupation, mais bien l'occasion de confronter à la réalité, leur désir d'être au monde, à travers cette « position » que j'appelle l'œuvre.

Etre dans l'œuvre c'est avoir la conscience et le sentiment vécu que ce que l'on fait est en lien avec notre désir, c'est-à-dire nous ressemble, et aussi nous dépasse, va plus loin que notre propre besoin. Et l'œuvre ne nécessite pas forcément le travail.

Être dans l'œuvre, dégager pour soi cette dimension de l'œuvre, implique de la chance ou de bonnes rencontres, ou des expériences qui ont forcé ce qui est avant tout une prise de conscience. Cette dimension métapsychologique du travail est, contrairement aux apparences, très pratique, car elle permet de penser que la plupart des problèmes de manage-

**Le grand jeu de la communication d'entreprise n'est parfois là que pour dire... ce qu'il convient de dire : une façon de dire qu'il ne faut pas dire**

ment viennent de tout ce qui se met en place pour empêcher d'être dans l'œuvre ; c'est-à-dire *tout ce qui empêche le désir de travail de se manifester*. Dans l'absolu, la seule chose que nous ayons à faire pour nous mettre à œuvrer, c'est de mettre notre désir au travail.

On peut trouver au dessus de la pulsion de mort évoquée précédemment, beaucoup de raisons à ce qui empêche cela. En particulier, « la faute à l'autre », mais il en est d'autres encore : *la peur de notre propre désir, la peur de le découvrir*. On sent bien que de le connaître, de l'entrevoir, ferait de nous des gens moins dépendants, plus sûrs d'eux, n'ayant pas honte de ne pas savoir, ni

peur de ne pas être à la hauteur, acceptant les manques de compétences pour le plaisir à les combler, acceptant de dire les choses et prenant le risque de ne

**Etre dans l'œuvre, c'est avoir la conscience et le sentiment vécu que ce que l'on fait est en lien avec notre désir, nous ressemblable et, aussi, nous dépasse**

pas être aimé de tous, prenant aussi l'engagement de tenir la tête hors de l'eau à celui qui se noie...

De fait, cette peur de son désir dans le domaine du travail entraîne d'autres, comme la peur du désir des autres (que l'on préfère imaginer ou supposer que constater), la peur d'être seul, la peur de l'intelligence, du vide, de la liberté, de la réussite peut-être même, la peur du travail et celle de ne plus en avoir... Accepter d'être dans l'œuvre, c'est accepter de se poser les questions de son désir de travail, de sa vision au travail, de prendre le quotidien pour une part de ce désir et de se confronter à sa peur jusqu'à en avoir l'habitude. La question ici est de savoir se situer dans cette dimension de l'œuvre.

Des comportements types ou des signes peuvent l'indiquer : la capacité à se taire, tout comme celle de ne pas avoir peur de dire, l'absence de rêve de toute puissance, le renoncement au désir d'être « reconnu », la faculté de garder le sens de ce qu'on poursuit, le goût maintenu intact pour l'amour, la perception non anthropomorphe de l'entreprise. L'œuvre empêche alors que le travail soit par exemple un objet de dépendance, car il y a une possibilité que l'on fasse du travail une drogue pour échapper à soi. L'œuvre peut tout aussi bien amener à se passer de vacances qu'obliger à décider d'en prendre trois mois. Faire ainsi oblige, on l'imagine, à un système social performant, c'est à dire à envisager une révolution sociale basée sur la reconnaissance du désir inconscient. C'est dire que l'œuvre oblige à l'usage de la pensée. Il arrive aussi que l'on ait peur de là où pourraient nous mener nos pensées.

## L'œuvre : une utopie risquée

Le travail comme création du point de vue du sujet est une utopie éminemment risquée, qui réclame un renversement de

tous les dispositifs actuels. Que sont, dans notre perspective, les congés payés, retraite, aménagement du temps de travail ? Des symptômes du mépris pour le désir, une volonté de s'arranger avec une vision préhistorique des rapports sociaux fondés sur le besoin, et un minimum nécessaire pour limiter l'exploitation de l'homme. Un progrès en somme, mais loin de l'œuvre. « L'annualisation du temps de travail ne me convient pas, car il y a des années où l'on a envie de ne rien faire » dit le provocateur avec justesse. Quant aux « 35 heures », je ne les conteste pas plus que les 3 ou 72 heures, dès lors que la dimension de l'œuvre est là. Sinon les « 35 heures » ne sont que le résultat d'un type d'organisation sociale qui continue à faire du travail une imposture de droite, de gauche, du haut du bas et d'ailleurs. Le travail est un mythe abominable. Il y a beaucoup plus et beaucoup mieux à faire.

Hélas, le travail, s'il doit être reconstruit comme œuvre pour chacun, nécessite que l'ensemble du corps social fixe des règles qui n'existent pas encore.

Comment prévoir et gérer le temps pour chercher à quoi on doit œuvrer ? Comment concevoir le système d'éducation pour qu'il permette aux sujets de trouver la position de leur désir de vivre et d'œuvrer ? Comment prévoir le partage des richesses pour qu'il soit lié à l'œuvre et déconnecté en même temps de la tâche ?

On n'a jamais vraiment dit que chacun avait à concevoir l'œuvre de sa vie. D'autant que l'on constate tous les jours le peu de poids que pèse un individu devant le corps social, ce grand Autre que nous inventons pour avoir quelque chose à sacrifier, pour nous déculpabiliser d'exister, pour nous donner un ready made du désir. C'est dire, depuis des siècles, dans quel mépris on tient le désir, qu'on ne savait même pas travail comme possibilité de se mettre à œuvrer pour... faire disparaître le travail comme tel et se mettre à vivre...

Personne n'a envie de travailler, tout le monde a le désir d'œuvrer. Certes, il n'est pas possible de mettre tous les sujets en analyse pour qu'ils puissent

aimer, travailler, aimer travailler et travailler à aimer. Certes, il n'est pas possible de faire la révolution du travail et encore moins de la décréter. Mais, à un moment où le travail défaille comme valeur, je prétends qu'il est possible de mettre toutes les organisations sociales en situation d'analyse de ce qu'elles offrent comme espace de création à tous. C'est bien peu, mais c'est mon œuvre à moi... ●

---

## BIBLIOGRAPHIE

Forrester Viviane, « L'horreur économique », 1996, Fayard.

Jeremy Rifkin, « La fin du travail », 1997, Poche Essais La découverte.

Arnaud Gilles, « Quelques considérations sur la fonction symbolique de l'argent pour la psychanalyse », 1998.

Brunner Roland, « Le psychanalyste et l'entreprise », 1995, Syros.

Roche Loïck, « L'Anti management », 1998, L'Harmattan.

Sala Florian, « L'Embarquement pour Cythère », Introduction aux actes du colloque psychanalyse et management, 1995, Groupe ceram